

politique qu'ils attendaient avec impatience pour lire les discours de Mr. Papi-
neau, de Mr. Berthelot, ou bien ceux du capitaine Simon, ou bien encore les
correspondances qui commençaient par ce titre invariable *aux 640 miliciens* ;
papier que souvent ma main, transie de froid, avait de la peine à leur présen-
ter. Voilà pour les souffrances. Quant aux services, ah ! fallait voir cette
même main, qui tantôt était presque gelée pour une partie de vous, fallait la
voir dis-je, après s'être dégourdie près d'un bon poêle, saisir la plume et écrire
de fulminants articles contre vos ennemis, que ce complaisant *Canadien* avait
la bonté de vous transmettre, mais que je crois bien que vous lisiez fort peu, ce
qui est bien dommage, car ils étaient tout remplis de belles et grandes phrases
..... bêtes ; juste comme celles d'un ex-ecclésiastique, moins la présomption.
Voilà pour les services.

C'est au nom de ces grandes souffrances et de ces importants services que
je prends la liberté de vous offrir quelques réflexions qui sont venues comme
ça me frapper le cerveau.

Vous devez vous souvenir, comme moi, qu'au commencement de l'an de
grâce 1839, vous étiez arrivés à la confusion des bavardages politiques, comme
ceux qui, jadis, construisirent la Tour de Babel, furent frappés de la confusion
des langues. Une partie parlait le langage des 92 résolutions, une autre celui
de la minorité de 1836, une autre celui de la révolution, une autre enfin celui de
la loyauté ; vous ne pouviez vous réunir quatre ou cinq ensemble sans qu'un
chacun de vous parlât un de ces idiômes, ce qui faisait que vous ne pouviez
ni vous entendre ni vous comprendre. Vos amis, les ministres de Downing
Street, dont la sollicitude pour vous ne s'est jamais démentie un instant, aperçur-
ent du pied du trône cette discorde qui régnait entre vous, et profitant de
l'heure du berger, qu'ils connaissent parfaitement bien, vous envoyèrent celui
qui devait vous unir entre vous comme des frères, en attaquant vos droits les
plus chers.

Poulet Thomson débarqua sur nos bords en promettant *justice égale* pour tous.
Vous crûtes un instant à cette justice égale, et c'est ce qui fit votre malheur.
Vous vous boudiez les uns les autres, personne ne voulut faire le premier
pas pour représenter vos intérêts au nouvel arrivé ; personne ne voulut engager
les autres à avertir le Poulet que le conseil au milieu duquel il allait tomber
était un conseil qui avait juré votre perte, celle de votre langue, de vos institu-
tions et de vos lois. Vous disiez : Pourquoi nous plâtrions nous ? le nouveau
gouverneur promet justice égale pour tous, et nous ne demandons point autre
chose. Qu'arriva-t-il ? que celui qui devait contenter tout le monde n'entendit
qu'une cloche et comme de raison n'entendit qu'un son. Vous ne lui deman-
dâtes rien, vos ennemis lui demandèrent tout ; il le leur accorda.

Bref, on passa l'Union. On vous charge de payer les dettes d'autrui, on dé-
truit en partie votre langue, on menace vos institutions ; et pour mieux réussir
à ces fins on vous ôte vos représentants dans la chambre unie ; c'est-à-dire non,
on vous en laisse juste assez pour ne point dire qu'on vous les ôte tous.

Que devez-vous faire ? C'est là le difficile à dire. Vos grands politiques n'ont
point osé jusqu'ici vous le dire ; ils se sont contentés de vous faire entendre ces
mots : Attendez, on verra ; dans le temps comme dans le temps ; il faut son-
der le terrain. D'autres vous ont dit : Restez dans vos maisons, ne vous mêlez
de rien, ne votez point aux élections ; ce qui équivaut à vous dire : On vous
attache la pierre au cou pour vous noyer, laissez-vous noyer ; et ces hommes n-